

le littoral du continent ; mais les vieilles grèves où elle a laissé ses dépouilles sont couvertes maintenant par la mer. Un jour peut-être la science y descendra pour briser leurs tombeaux et les débris vénérables de ces vivants primitifs verront encore une fois la lumière.

Tel est le berceau de la vie, le cadre où elle a vu le jour.

Ottawa, le 13 juillet, 1920

Fr. D. LAFERRIERE, O.P.



LES BLASÉS

Le blasement existe-t-il ? On le dit.

Le blasement serait propre à l'homme.

Les blasés sont-ils des personnages fictifs ou transitaires comme des rois de théâtre ? Ou bien se promènent-ils, en chair et en os, dans quelque village ultra-moderne sinon dans quelque rue Ste-Catherine de quelque Montréal ? On entend murmurer langoureusement par tel élégant pomponné ou par telle poupée déguisée en jeune fille : oh ! moi, je suis blasé ! que je suis blasée de tout cela ! Parfois un homme grave, trop grave, mûri au contact d'une vie orageuse, exprimera par sa démarche, par sa physionomie générale, ce laconique état d'âme : revenu de tout !

Je suis blasé ! Je suis revenu de tout ! L'expression n'est pas neuve. Des esprits de tout poids l'ont répétée à satiété depuis toujours. Des bouches à couronnes d'or, des lèvres un peu trop rouges l'ont vu passer et des oreilles l'ont saisie ! Faut-il lui donner un sens réel ? Un jour, une gentille fillette de huit ans, mélancoliquement appuyée sur le rebord d'une fenêtre, en dépit de sa nature turbulente, soupirait cet affreux néologisme : j'ai envie de me suicider ! Etait-elle blasée ? 'Oui, blasée de ses jeux, de l'affection trop tendre de ses parents et des jouets trop riches qui s'éparpillaient en désordre à ses pieds. Le blasement existe donc ? Peut-être. La réponse s'illumine à la question bien posée.

Est-il possible de frôler cet individu complexe qui ne sent plus les passions les plus violentes de l'âme, qui reste impuissant sous les plus vibrantes influence du beau,